



**HAL**  
open science

(Cairns (David), Krzaklewska (Ewa), Cuzzocrea (Valentina), Allaste (Airi-Alina) – Mobility, Education and Employability in The European Union. Inside Erasmus). Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2018. XI + 192 p. Illustrations.

Magali Ballatore

► To cite this version:

Magali Ballatore. (Cairns (David), Krzaklewska (Ewa), Cuzzocrea (Valentina), Allaste (Airi-Alina) – Mobility, Education and Employability in The European Union. Inside Erasmus). Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2018. XI + 192 p. Illustrations.. *Revue Française de Science Politique*, 2019, 10.3917/rfsp.694.0712 . hal-02438645

**HAL Id: hal-02438645**

**<https://hal.science/hal-02438645v1>**

Submitted on 2 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Cairns (David), Krzaklewska (Ewa), Cuzzocrea (Valentina), Allaste (Airi-Alina) – *Mobility, Education and Employability in The European Union. Inside Erasmus.*** – Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2018. XI + 192 p. Illustrations.

Erasmus est-il le support d'une culture naissante de mobilité qui légitime l'existence des institutions européennes et leur intérêt pour les citoyens ? C'est le postulat de départ que font les auteurs de cet ouvrage collectif qui se situe entre deux postures : celle du chercheur, du sociologue, et celle de l'expert évaluateur d'une politique publique européenne. L'un des résultats les plus intéressants qui ressort de ce livre est qu'Erasmus+ générerait du « capital politique ». En effet, l'image d'Erasmus comme une activité « conviviale et populaire » sert un objectif très concret et sérieux de la politique de l'Union européenne (UE). Mais plutôt que de développer des analyses précises concernant ce « capital », les auteurs ont préféré faire une « analyse d'impacts » microsociologique autour de grandes thématiques comme Erasmus et l'employabilité, la convivialité, les « apprentissages » qui en découlent, en interrogeant les bénéficiaires de deux types de programme (mobilité d'étude, au Portugal, en Italie et en Allemagne ; volontariat européen, en Estonie). En outre, un chapitre intitulé « Gérer Erasmus » se situe à un niveau d'analyse « meso »-sociologique et tente de comprendre la croissance de l'écart de participation entre étudiants entrants et sortants, au Portugal. Les auteurs imputent le succès du Portugal, comme pays d'accueil, à l'image d'une destination touristique, au bas coût de la vie. De plus, ils évoquent le nombre de cours offerts en langue anglaise, comme facteur attractif, mais développent surtout la question des niveaux de bourses insuffisants offerts aux étudiants sortants. En dehors de ce chapitre qui fait, entre autres, une analyse secondaire de données, les autres chapitres mobilisent assez peu de statistiques, mais développent successivement (chapitres 2 et 3) les arguments qu'un séjour Erasmus augmenterait ou renforcerait l'employabilité (sans la créer pour autant) et que la « convivialité » serait un moteur de la participation à ces dispositifs européens. Suivant les chapitres, le matériau utilisé est soit issu d'études commanditées, notamment par la Commission européenne ou par les services de relations internationales, soit issu d'enquêtes qualitatives principalement basées sur des entretiens, soit les deux.

Le concept de réflexivité est largement développé dans cet ouvrage pour appuyer la thèse selon laquelle les échanges interculturels, couplés avec le développement personnel que permet un séjour Erasmus, élargiraient les aptitudes professionnelles. Deux autres thèses sont également défendues dans ce livre : 1) du fait notamment d'une politique dite « plus inclusive », le Programme Erasmus+ (2014-2020), pourrait perdre de son attrait auprès du « public traditionnel » d'Erasmus, les étudiants des universités 2) du fait de la durée des échanges et la garantie d'un retour, Erasmus ne générerait pas de migration intra-européenne. Les auteurs évoquent la notion d'anti-migration. Dans le chapitre 6, ils accordent même à la sociabilité internationale le rôle de limiter « le risque » d'une future migration dans le pays d'accueil. Ne pas fréquenter la communauté locale d'étudiants n'empêcherait pas, par ailleurs, selon eux, les « apprentissages interculturels ». Seuls les contacts avec les personnes d'une même région, d'un même pays, sont pensés par les auteurs comme empêchant l'émergence d'une « interculturalité » (p. 116.).

Un seul des chapitres est consacré à la mobilité hors enseignement supérieur et s'intéresse à la citoyenneté européenne. Dix participants du programme YiA (Youth in Action) ont été interrogés (YiA promeut la mobilité des 13 à 30 ans,

l'éducation « non-formelle », le « dialogue interculturel » en soutenant des organisations de la « société civile »). Les auteurs notent la difficulté à « évaluer » l'impact direct du projet de mobilité sur l'engagement civique car les interviewés étaient tous plus ou moins actifs préalablement à leur séjour.

Au fil des pages concernant la mobilité des étudiants, ils rappellent des résultats importants de nombreuses recherches sur le programme. Erasmus est un séjour d'étude avant tout et les motivations des étudiants sont très souvent liées à la volonté d'améliorer leur niveau de langue et/ou leur employabilité. Ce qui mériterait par contre davantage d'investigation, étant donné les 32 ans d'existence du dispositif Erasmus, serait d'étudier de manière systématique et comparative les parcours et les profils des étudiants « multirécidivistes » de la mobilité par le programme Erasmus. Car l'un des rares résultats nouveaux de ces enquêtes qualitatives semble être le fait que les discours et les pratiques changent en fonction des expériences de mobilité précédentes. Il ressort par exemple des fragments de discours analysés, à partir d'une étude qualitative menée dans une université italienne et une autre enquête (sept entretiens) menée en Allemagne, le plus grand degré de planification chez les étudiants allemands. Les auteurs imputent en partie les différences de discours aux expériences préalables de mobilité plus nombreuses chez les étudiants allemands interrogés, sans jamais pourtant s'intéresser de manière systématique et comparative au processus d'acquisition de ce capital culturel de type international.

De manière générale, l'absence de données sur les caractéristiques sociales de la population interrogée (sexe, trajectoire scolaire, origine sociale, etc.), la taille et les conditions de recueil du matériau conduisent à des propos contradictoires ou essentiellement descriptifs. Les étudiants à multiples expériences sont parfois vus comme essentiellement mus par la recherche d'une « exploration personnelle » (chapitre 3) ou comme plus stratégiques, utilisant la mobilité à des fins instrumentales.

Une autre critique que l'on pourrait adresser aux auteurs concerne les propos sur ce qu'ils nomment le « succès quantitatif » du programme, alors que ne sont jamais évoqués les chiffres de la mobilité en termes relatifs et non absolus, qui permettraient de nuancer cette affirmation. On trouve aussi parfois des généralisations hasardeuses. Par exemple, il n'y aurait aucun équivalent en termes d'accueil, de soutien à « l'intégration » dans les universités qui sont dépourvues du European Social Network (ESN) : « The alternative is basically to manage by yourself » « *L'alternative est de vous débrouiller tout seul* » (p. 92). Résultat qui, par ailleurs, va à l'encontre de résultats d'autres recherches, que les auteurs ne citent jamais, sur Erasmus et l'hospitalité des lieux. De même, les auteurs soulignent que les étudiants locaux « s'auto-excluraient » des groupes d'étudiants Erasmus du fait d'une orientation plus forte vers une « vie académique », sans avoir traité empiriquement la question. Enfin, voir Erasmus comme une anti-migration, c'est ignorer les études sur les trajectoires des diplômés Erasmus, variables selon les contextes économiques et sociaux du pays d'origine et d'accueil. Affirmation par ailleurs contradictoire avec le fait de souligner dans l'ouvrage qu'Erasmus peut constituer un stade préliminaire, dans une carrière globalisée ou du moins européanisée.

En fin d'ouvrage, les auteurs questionnent le fait de rendre tous les jeunes Européens mobiles en le qualifiant d'intéressant, mais de non réaliste, car « tous les jeunes ne veulent pas partir à l'étranger en échanges », sans jamais s'interroger sur l'inégalité de l'offre de mobilité d'étude, comme de stages, selon les segments

des systèmes éducatifs nationaux, même si des recherches ont largement documenté le sujet. Ce livre a été rédigé, sans souci de synthèse de la littérature internationale existante, en négligeant une grande partie des études empiriques sur la question, de cette dernière décennie. Il paraît ainsi urgent de faire un travail empirique sérieux d'analyse comparative européenne sur différentes formes de mobilité encadrées et sur les liens existants entre elles et la mobilité sociale et professionnelle.

**Magali Ballatore** –

Aix-Marseille université, LAMES